

Des Rails

*La revue de
l'imaginaire ferroviaire*

PASSAGE

*numéro dirigé par
Claudine BERTRAND*

Numéro #5

04/2008

Sommaire

Claudine Bertrand – <i>Passage souterrain</i>	page 2
Françoise Coulmin – <i>Un rite de passage</i>	page 3
Herménégilde Chiasson – <i>Train : Grainau-Munich</i>	page 5
Alain Birouste – <i>Sale attente</i>	page 7
Luc Baba – <i>WHAT?</i>	page 8
Loic Le Meur – <i>Le Sommeil des machines</i>	page 11
Iona Trică – <i>Coquelicots</i>	page 12
Viviane Ciampi – <i>Le Lieu et l'heure</i>	page 13
Aimée Dandois-Paradis – <i>Les Trains</i>	page 14
Andrée Appercelle – <i>Le Plus long baiser</i>	page 16
Alessio Brandolini – <i>Sul treno per Parigi</i>	page 17
France Boucher – <i>Le Temps percé</i>	page 19
Suzanne Vanweddigen – <i>Le Dernier train</i>	page 20
<i>À suivre...</i>	page 21

Des Rails, la revue de l'imaginaire ferroviaire

ISSN : 1776-0801

Numéro #5 : « Passages »

10 avril 2008

<http://desrails.free.fr>

Fondatrice : Suzanne Vanweddigen (svanweddigen@gmail.com)

Coordinatrice poésie : Claudine Bertrand (claudine5000@hotmail.com)

Couverture : Chrystelle Segato

Contributeurs : Andrée Appercelle, Luc Baba, Alain Birouste, France Boucher, Alessio Brandolini, Herménégilde Chiasson, Viviane Ciampi, Françoise Coulmin, Aimée Dandois-Paradis, Luc Le Meur, Iona Trică

Dans le respect des droits de la propriété intellectuelle, la reproduction totale ou partielle est interdite sans le consentement des auteurs et éditeurs de la revue.

Passage souterrain

Claudine Bertrand

(Québec)

De quel axe
Ou paralaxe
Malgré le chaos
S'insinue le poème

On ne peut pénétrer
Dans le compartiment
De mémoire
Sans feindre panique

Ni écouter le battement
Des constellations
Au pied du silence

De peur d'y rester
Le souffle court
À contre-cœur
Passage souterrain

Un rite de passage

Printemps 1945 ou 46 d'après guerre

Françoise Coulmin
(France)

Je prends le train pour la première fois
j'ai autour de 5 ans
court et lent trajet jusqu'à Rouen,
sur une ligne qui sans doute
se remet des lourds dommages du conflit.

L'ambiance n'est pas ce jour à la pesanteur habituelle
du difficile à vivre
mes parents, mes grands parents sont heureux
autant de mon bonheur d'être exceptionnellement tous réunis
que de mes émerveillements.

Allons-nous à la fête ? À une fête ?
Wagons aux vitres largement béantes
sur une campagne en explosion de renouveau
tellement vivante au contraste de l'univers de ruine
de la ville en décombres du bord de Seine où je grandis.

On peut marcher dans le couloir des wagons
on peut se faire porter pour respirer par les fenêtres.
Dans la longue courbe des rails avant le passage à niveau
on voit que l'on va aborder un tunnel
et le train ralentit et ralentit encore.

Alors s'élève et s'enfle un chant
un chant de voix multiples et ardentes.
En ligne aux parapets,
chemises claires et caracos,
des jeunes nous saluent et semblent nous attendre

en agitant chacun des fleurs
des fleurs jaunes
comme des jonquilles ou des coucous-primevères.
Et là, je sais, je comprends
que définitivement une page se tourne.

Que le passage à une vie consciente
est consommé.
Aux deuils, aux privations, aux peurs
aux stress inexpliqués
de cette petite enfance

vont désormais se substituer
la gaîté, la lumière.
D'un coup je suis grandie en petite fille
prête à courir
vers l'enthousiasme.

Thaon, janvier 2008

Train : Grainau-Munich

Herménégilde Chiasson
(Acadie)

entre le reflet bleu des lampes au mercure sur la neige et les barreaux alignés d'une étagère en métal

entre ces mots allemands que je ne comprends pas et l'air qui s'échappe de la compression du système de freinage d'un autobus

entre une boîte de chocolat en forme de coeur, une rose rouge dans un emballage de plastique et le tissu délavé de la banquette du train

entre les jeans repliées d'une jeune fille mal à l'aise, coincée entre son siège et le mur de métal et la tête rasée d'un adolescent qui lui fait des avances qu'elle ne sait pas comment refuser

entre une flaque d'eau boueuse séchant sur le plancher et la poupée russe qu'un jeune homme sort d'un sac en papier pour la démonter sous les yeux fascinés d'une jeune fille

entre le reflet de mon visage dans la vitre et ce paysage entrevu de manière intermittante dans le mouvement du train à travers la faible lumière d'une nuit d'hiver sans clair de lune

entre la fourrure synthétique entourant le nylon d'un vêtement de femmes et la sonnerie d'un téléphone portable étouffée dans un manteau

entre le sommeil envahissant mon corps de manière sournoise et obstinée et la stridence des notes de musique en provenance d'un Walkman qu'une jeune femme écoute à plein volume

entre une grille de métal au plafond et ces arbustes dont les branches filigranes et chétives dessinent des figures dans le blanc de la neige

entre la texture du tissu synthétique d'une banquette et le reflet d'une main dans la surface miroitante d'un disque compact

Sale attente

Alain Birouste

(France)

Les premières gouttes de pluie s'écrasent au sol. La soif de la terre se lit dans l'avidité à avaler toute trace. La menace plane. Cette fois, ça va tomber ! Il est temps pour Freddy, homme sans toit, de rejoindre un abri. La gare SNCF ouvre sa salle d'attente. S'y rendre au plus vite.

Entrer, s'installer sans se faire remarquer, sans gêner.

Se glisser transparent, sans occuper de place réelle... Ne pas être.

Demeurer dans les « sans » : sans famille, sans ami, sans attache, sans raison, sans lendemain...

Contrôler d'un coup d'oeil l'espace et ses occupants.

Aucun mouvement contraire ne se manifeste.

S'asseoir, attendre que voyagent les nuages.

Accepter de rester à quai dans ce hall de départs.

Son sac sur les genoux, accroché à ses trente centimètres carrés de propriété, Freddy veille à ne pas empiéter sur autrui ; il peut commencer à relâcher ses tensions.

Une pose dans sa galère.

Ses épaules tombent légèrement. Son menton vient peu à peu butter sur le haut de son thorax.

Sa tête enveloppe par petits à-coups sa pomme d'adam.

Assis comme les autres, parmi les autres, il reste... sans voisin. Isolé.

Un premier clignement d'yeux accompagne un assoupissement. Il se ressaisit. Jette un regard dans la salle ; a-t-il le droit de s'abandonner ?

Personne ne bouge. En deux saccades successives, il se laisse emporter au pays des songes, au pays des possibles...

Le TGV n°6247 à destination de Paris est annoncé voix off féminine.

Freddy s'envole, grimpe dans son rêve-train.

Les vibrations du voyage le bercent comme jamais il ne l'a été. Sa respiration se glisse dans le délice sécurisant de la cadence ferroviaire.

Des paysages défilent sans qu'il prenne le temps de les regarder. Il veut profiter de tout voir... peu à peu des images s'imposent, des formes prennent sens ; il pense à la maison de son enfance. Il revoit ce taudis... il se voit... retrouve les odeurs âcres, la lumière filtrée par les petites ouvertures creusées dans la pierre. La grosse porte de bois ; l'interdit ; les jurons, les cris, la porte... qui claque lourdement sur lui !...

Sursaut.

Le sac roule des genoux, la bouteille tombe, se casse.

Freddy debout, dépouillé. La salle d'attente... ? Les regards, le vide, l'exclusion.

Sans explication, sans mot dire, sortir.

Sans espoir, sans destination, voyageur sans billet.

WHAT?

Luc Baba

(Belgique)

Les oreilles boudent
What?
On n'écoute plus ses oreilles
On les boucle

Bout d'ouate
Autour du marteau
Soit
Il est trop tôt
Pour entendre
Soit
On est trop tendre

Éteins l'écoutille
Allume télé
Éteins le corps
Éteins l'écoutille
Qu'on écoute encore
La télé boutique
On se parle plus
On ne parle plus

J'ai dit je t'aime
What?
On ne s'entend pas

Le bruit marche à pas de ciment
Sur les fruits sucrés d'un chuchotement

Manteau sur les plumes
Du vent
Bout d'ouate
Autour du blizzard
Soit
Il est trop tard
Pour entendre

Soit
On est trop tendre

Écoute
Il y a ton sang
Qui te caresse à l'intérieur
Écoute

Y a le chagrin
Qui tisse des tresses
D'enfant
À la détresse

Écoute
Il y a ta douleur qui se fend
Ma peur de rien
Qui te défend

Écoute
Chaque train que tu prends
Invente une histoire
Chaque train que tu prends invente une histoire

Le rire d'un enfant
Est un oiseau lyre?
Un coupeur de pages?
Et tu veux que j'écrive encore

Mais quand on écrit tout se tait

Si je veux que je vive encore
À fleur de l'âge
Ce sera sans rien lire
Sans plus rien noter

(chanté)
*Je veux pianoter
Je veux des pianos sucre
Et des violoncelles
Je veux jouer du luth armé
Je veux courir en sabots
Sur un tambour
La nuit*

Déjouer les faubourgs de l'ennui
En criant des larmes
À qui veut les boire
En chantant du feu
À qui veut mourir

Et rire
Et braire
Et blatérer
Pendant que toi tu déblatères
tirent courent avancent
et recréent le chaos
puis soudain l'absolu

Porté par la vie
ses quêtes ses désirs
vent sauvage
le corps découvre la mouvance
épouse en gestes inachevés
sa peau éphémère

Le Sommeil des machines

Loic Le Meur
(France)

Sous un ciel de laudes
Dans ces matins de Juin
Quand la nuit s'éteignant
Dans la douceur des aubes
Nous enjambions des voies
Aux senteurs de ballasts
Exhalant des traverses
Les vespérales averses

Aux jours du grand dépôt
Dans les effluves d'oxydes
Le sommeil des machines
Bercées par la vapeur
Fragrances de charbons
Et saveurs de fraisil
Claquements de signaux
Aux bout des longs faisceaux

Et le soleil venait
Etreignant les nuages
Sur les montagnes fortes
Que portent les Cévennes
Aux grondement des plaques
Tournantes dans les rotondes
Les fanaux palissaient
Dans un décor de suie

Je revois ces longues rames
Broutant dans les grandes herbes
Ces wagons de billots
Assemblés en troupeaux
Parfumés de résine
Patientant qu'une loco
Aux panaches d'escarbilles
Les rebrousse vers la mine

Coquelicots

Iona Trică

(Roumanie)

Des coquelicots se balancent dans les herbes
au bord du chemin

On voit le phare comme une lune
volée

La mer lave nos ombres en bleu
et en vert

Et il neige à l'équateur

On est tous les enfants du temps
et seuls les coquelicots gardent encore
notre passage dans ce monde

Et il neige à l'équateur

Nous sommes devenus du sable maintenant
et des rochers lavés par les pluies

les coquelicots bercent dans leurs corolles
les noyaux de nos êtres futurs

Et il neige à l'équateur

Le Lieu et l'heure

Viviane Ciampi

(Italie)

Attendre

sur
un
pied

fait

perdre

l'équilibre

mais

c'est un bon entraînement

pour créer une tension

fleurir l'étoffe du temps suspendu

le niveau du passage

avec plus d'acuité

tout s'enfume à l'encontre des heures

chef de gare – demande-t-on – quelle est la ligne de

démarcation entre rêve et songe

pourquoi le même tunnel à l'infini

pâle cerné voûté

il hésite

puis montre la voie balisée des occurrences

l'atelier des couloirs le cambouis des arcanes

d'instinct du quai on s'éloigne

par crainte que le

déplacement

d'air

ne

nous

fragilise

la candeur subsiste la fêlure aussi

on épèle des noms de plantes noctiflores

on archive des coutumes de noctambules

l'instant

s'étiole

en flaques molles

des lévriers la gueule ouverte lèvent la patte aux barrières

partout l'attirail du sommeil

faut-il une prière d'aveugle un mantra d'entre-deux

quand dans l'étincelle d'une roue motrice

passent

Pise

Gênes

Florence

Venise

comme l'intuition

d'un lieu qu'on cherchait

Les Trains

Aimée Dandois-Paradis

(Québec)

*Le ronron du train
m'enveloppe
me colporte
des accents
aux saveurs
d'ailleurs possibles*

*De paysages
en paysages intérieurs
qui s'étirent
de gares en gares
au fil des rails
mon oeil persiste
à découdre ces métissés*

tandis que
des échoués de la vie
entre deux pages de vie
agitent leur sébile
où tintent les euros
sortis avec dédain
de mains nanties en mal de voyage

Entre Gare du Nord et Gare de l'Est
ils battent la semelle
entre deux fumées bleues
de leur odyssée

Voyage
sans bagage
sur des pavés
indifférents

Tandis que dans la langueur du jour
en chattes indociles
des foules bigarrées
s'échouent sur les quais

Temps suspendu
dans la nuit de cristal
où cingle la pluie
un TGV toise
un irréel tortillard
piaffant dans le blizzard
aux embruns de charbon

Alors que nos corps s'abîment
de désirs en désirs
aux ports sans escales
le rêve subsiste
et se défile le rail

L'oeil voyage
le coeur s'épanche
les us surprennent
entre deux baisers volés
au détour des rencontres
havre des attentes

Conversations piégées
au fil des rails
contradictions
au continent des
stéréotypes archaïques
ancrés dans la nuit des temps
où l'imagerie populiste
a bon dos.

foule bigarrée
sur des quais inutiles
où la langueur du jour
épuise les heures
où l'attente
s'attarde aux pas perdus.

Le Plus long baiser

Andrée Appercelle
(France)

Il y a très longtemps
j'avais fait mille kilomètres
pour le rejoindre.
Au retour il m'accompagna un peu.

Tout est si présent que je reste au présent.

Dans le train, de suite, il plaque ses lèvres,
sa langue sur la mienne.
En face une vieille dame fixe.
Le train glisse, avale les rails luisants.
Il maintient ma bouche à la sienne
sans arrêt – souffle presque coupé –
mon corps vibre nos lèvres deviennent
un bouquet d'orgasmes.

Indignée la vieille dame suffoque.

Le train dévore les rails parallèles,
parallèles tel un couteau aiguisé
qui me traverse. Je sens que malgré le feu
de nos lèvres, ils ne se rejoindront pas
pour nous. Un pavot noir pousse en mon cœur.
Pourtant nos langues s'emperlent d'un amour fou,
coulant en salive aux coins de nos bouches.

En rage la vieille quitte le compartiment.

Une heure s'écoule, peut-être plus, irréaliste;
absorbés totalement par nos bouches soudées
par ce baiser que rien n'arrêtera,
brassée d'œillet mêlée à l'herbe entre
les rails parallèles et luisants. Danse
des roues sur les rails herbus en leur milieu.
Jusqu'à la plainte stridente et brusque;
l'arrêt du train, déchirant nos corps.

Buée aux yeux je ne vois plus que les rails
luisants, herbus en leur milieu; ces rails
où parfois en bouquet grenat s'éparpillent
les corps des suicidés.

Sul Treno per Parigi

Alessio Brandolini

(Italie)

Le carte topografiche
falsificate o distrutte.
Per non riconoscersi
per strada, a casa
ai semafori, nei bar
sul treno per Parigi
alle svolte decisive
quelle che capitano
una volta ogni decennio
quasi sempre indesiderate
per esempio: un trauma d'amore
l'adolescenza che all'improvviso
se ne va senza neanche un saluto.
Una crisi fatale di nervi
una di quelle che lascia
il segno, un taglio di lametta,
uno sfregio profondo, un orlo
difatto che rimane a lungo, forse
per sempre, in eterno, sul volto
come un binario troncato dal tempo.

Intanto la strada breve
raddoppia di lunghezza
quella stretta s'accorcia
di qualche centimetro
passo dopo passo
s'aggruma in un punto
tesa al passaggio:
vago, in penombra.
Eppure giusto, esatto.

Dans le train pour Paris

Alessio Brandolini
traduit de l'italien par Viviane Ciampi

Les cartes topographiques
falsifiées ou détruites.
Pour ne pas se reconnaître
dans la rue, chez soi
aux feux, dans les bars
dans le train pour Paris
aux tournants décisifs
ceux qui se présentent
une fois par décennie
presque toujours indésirables
par exemple : un choc amoureux
l'adolescence qui soudain
s'en va sans même un adieu.
Une crise de nerfs fatale
une de celles qui laissent
le signe, un coup de rasoir,
une blessure profonde, un ourlet
défait qui résiste longtemps, peut-être
toujours, à jamais, sur le visage
comme une voie ferrée tranchée par le temps.

En attendant la route brève
redouble de longueur
la plus étroite raccourcit
de quelque centimètre
pas à pas
elle s'agglutine en un point
tendue au passage :
flou, dans la pénombre.
Cependant juste, précis.

*Le Temps percé**

France Boucher
(Québec)

Instant d'éternité
au passage à niveau
quelle conscience
ou quel vertige m'anime
Des piétons baissent la voix
l'usine à côté resserre les dents
éclatement de sonnerie et d'acier
à grande vitesse

Le train s'estompe à l'horizon
et nos pieds vibrent toujours
Mes paysages intérieurs
-tels ces oiseaux
qui planent en bordure d'océan-
allègent les passages à vide
à travers le jour
évoquent des mondes inédits

Des lions dorment calmement
Toréador épris de passages extrêmes
dompteur sans combat féroce
en habit de lumière
le train réapparaît
Il traverse la cheminée
bouscule en profondeur nos histoires
le Temps ne compte plus

Sur le chemin de l'éveil
les écrans voyagent en toute liberté
berceaux ou tremplins
ces rails au-dessus des nuages
Aux frontières de la nuit
passage final avant l'exaltation
une musique résorbe les émois
pour habiter la vie
l'abandon devient l'unique passeport

* *titre d'une œuvre de René Magritte*

Des Rails - Avril 2008

Le Dernier Train

Suzanne Vanweddigen
(France)

Il attend le dernier train.

De lui, on ne voit qu'une silhouette aux cheveux gris, un manteau qui l'enveloppe en lui donnant une forme grotesque sous le vent. La lampe qu'il tient à la main se balance et la flaque vacillante semble se battre contre des forces plus puissantes qu'elle. Des pas résonnent derrière l'homme qui attend.

"Ah, monsieur Nokleby ! C'est un honneur d'avoir par ici. Ça fait longtemps que vous étiez pas venu."

L'homme qui parle a une voix joviale.

"En effet, répond l'interpellé qui se tourne à demi, embrassant du regard le sombre paysage alentour.

Il devine à quelques mètres la maison du garde-barrière, plongée dans l'obscurité. Le garde-barrière se trouve à présent à côté de Nokleby. Petit et trapu, l'homme porte mal l'uniforme de la compagnie qui semble trop étriqué pour lui.

"Faudrait que j'mange moins," déclare-t-il alors comme s'il lisait dans les pensées de Nokleby qui répond par un simple signe de tête. Il n'est pas connu pour être bavard. Il reporte d'ailleurs son attention sur la barrière baissée devant lui. Des herbes folles ont commencé à gagner du terrain et le bois semble être en mauvais état, mais il ne s'en formalise pas.

"J'aimerais pas faire votre métier, monsieur Nokleby. Chef de gare, c'est bigrement trop de responsabilités."

"Et moi, c'est de votre métier dont je ne voudrais point," répond Nokleby en souriant pour la première fois.

"Bah, c'est tranquille, j'aime bien être seul vous savez."

Oui, cela Nokleby ne le sait que trop bien. Il sait que son garde-barrière a toujours été seul et qu'il s'est attaché à ce lieu, au point de lui appartenir.

Nokleby frissonne. Il chasse les pensées du passé et suit le rail des yeux. Il jurerait le voir trembler. Ou est-ce un effet de la lumière chiche dont il dispose ?

Il peut déjà l'entendre au loin. Le grondement caractéristique.

Il en oublie le garde-barrière.

Quelques instants plus tard, il voit la lumière de la locomotive et le panache de fumée qui l'accompagne. Le chef de gare reste immobile, fasciné par ce spectacle. Le train passe à toute allure, dans un bruit de tonnerre et Nokleby ferme les yeux pour s'imprégner de la sensation. Lorsqu'il les rouvre, il ne distingue plus qu'une vague lueur rouge.

Le garde-barrière a disparu lui aussi.

Edward Nokleby, chef de gare à Darlington se sent soudain très las. Le dernier train vient de passer sur cette ligne qui est maintenant officiellement fermée. Fin d'exploitation.

Personne ne peut rien y faire. Tout le monde le savait. Après la mort accidentelle du garde-barrière quelques mois plus tôt, la compagnie n'avait pas jugé bon le remplacer. C'est ainsi que les cheminots avaient su que la ligne était morte avec lui.

Le froid se fit plus mordant et Edward Nokleby décida qu'il était temps de rentrer à la gare.



À suivre...

Des Rails #6, 10 septembre 2008

« Gares »

[AT clôture 15/06/2008]

La gare. Un lieu symbolique pour le chemin de fer. Du monument à la simple halte, la gare porte en elle des histoires ferroviaires. Elle rassemble cheminots et voyageurs, elle devient un havre, une étape autour du train.

Le numéro 6 de « Des Rails » rend hommage à cet espace incontournable du chemin de fer et nous invitons auteurs, poètes et artistes à nous faire découvrir leur(s) gare(s).

Les fichiers sont à envoyer en .doc ou .rtf à Suzanne Vanweddigen (svanweddigen@gmail.com) ou Claudine Bertrand (claudine5000@hotmail.com).

Le guide de soumission des textes est disponible sur le site web de la revue.

Des Rails #7, numéro de Noël 2008

[AT clôture 30/10/2008]

L'appel à textes pour le numéro de Noël à paraître le 10 décembre 2007 est en cours et sera clos le 30 octobre 2007.

Pour rappel, sachez que ce numéro est libre, il n'y a aucune contrainte de thème, seule la longueur des textes/poèmes est à respecter : 30 000 signes maximum. Les propositions doivent, bien évidemment, être en relation avec le chemin de fer.

Les fichiers sont à envoyer en .doc ou .rtf à Suzanne Vanweddigen (svanweddigen@gmail.com) ou Claudine Bertrand (claudine5000@hotmail.com).